

Dominique LE BRUN, *Surcouf. Le tigre des mers*, Paris, Tallandier, 2022, 329 p.

Parmi la pléthore d'ouvrages consacrés à Robert Surcouf (1773 – 1827), beaucoup portent un titre qualifiant ce marin de « corsaire invincible », « terreur des mers », « titan des mers », « corsaire-armateur », « ogre du Bengale », « plus grand des corsaires », « plus célèbre des corsaires », « roi de la course », « Roi des corsaires », « Tigre des sept mers ». Pour son ouvrage Dominique Le Brun retient *Tigre des mers*, reprenant ainsi le surnom donné par les dirigeants de la Compagnie britannique des Indes orientales.

Navigateur chevronné et journaliste, D. Le Brun est un spécialiste de l'univers océanique. Par ailleurs, grand voyageur, ses multiples périples lui ont permis de produire de nombreux albums, essais, biographies et anthologies. Autant de raisons qui l'ont fait admettre dans le cercle restreint des « écrivains de Marine ».

Déjà, en 2016, il avait publié un *Surcouf: de Saint-Malo aux Indes, la vie du Roi des corsaires*. En fait, il rééditait alors une biographie hagiographique datant de 1890, écrite par un des petits-neveux du corsaire, Robert-Auguste Surcouf (1845-1931), ancien sous-préfet. Elle s'inspirait largement de la biographie publiée en 1842 par Charles Cunat, lui-même ancien corsaire puis édile malouin, contemporain de Surcouf. Dans la présentation, D. Le Brun écrivait alors : « Personnage historique, Surcouf est aussi et surtout un mythe. [...] Un mythe qu'il est bien agréable d'entretenir tant le récit de ses aventures est joyeux ».

Par contraste, le présent ouvrage, personnel, a l'ambition de démêler enfin le mythe de la réalité ; cependant l'auteur reprend toutes les légendes mythifiant Surcouf, non sans préciser qu'elles ne sont fondées que sur l'imaginaire malouin. Le tissage des légendes et de l'analyse rend l'entreprise périlleuse.

Il est vrai que « face à un mythe, il importe autant de démêler le vrai du faux, que de savoir pourquoi ce faux existe », écrit-il. L'épilogue fait place à une citation de Roger Vercel (1943) : « Surcouf fut, même de son vivant, à ce point transfiguré par l'admiration et l'enthousiasme, qu'il est devenu difficile de retrouver son vrai visage sous l'enluminure du roman et les barbouillages des hebdomadaires puériles ».

D. Le Brun surprend en avançant l'hypothèse que « c'est peut-être une chanson qui a le plus contribué à entretenir la mémoire du héros ». Il cite alors un grand classique du répertoire maritime et populaire, une sorte de chanson de geste d'exploits corsaires, dont beaucoup ne connaissent que le refrain ! Pour apocryphe qu'il soit, ce chant, *Le trente et un du mois d'août*, est aussi connu comme *La chanson des marins de Surcouf*.

Au début de son ouvrage, D. Le Brun, se questionnant sur la dimension héroïque du personnage, donne le ton aux pages qui suivent : « on pourrait trouver un début de réponse en établissant un parallèle entre Robert Surcouf et le personnage d'Astérix le Gaulois [...] Tout comme Astérix se dressant en héros contre l'envahisseur romain,

Surcouf est aussi celui qui a relevé le flambeau d'une marine française alors en déliquescence ». Ses intérêts et ceux de sa patrie se sont croisés. Il a redonné sa fierté à la France à une période de grands troubles où le pays était menacé de l'extérieur et notamment sur les mers.

Abordant la question de la traite négrière, l'auteur avance avec prudence : « avant de flétrir le portrait du héros national, méfions-nous de l'anachronisme » et précise : « nous racontons la vie du négrier Robert Surcouf comme on l'aurait évoqué à l'époque : sans état d'âme ». Parmi les multiples anecdotes qu'il passe au crible, il en est une qui ne manque pas d'étonner : Surcouf, croisant au large du Cap-Vert deux navires négriers américains et constatant l'état déplorable des captifs, aurait fait promettre à l'un des deux capitaines d'abandonner cet atroce métier. Les biographes précédents, Cunat et le sous-préfet Surcouf, en font quasiment un anti-esclavagiste. Avec un tel épisode, « la biographie du fameux corsaire se transforme peu à peu en mauvais roman d'aventures », constate D. Le Brun.

Contrairement à Michel Vergé-Franceschi, D. Le Brun termine son récit par une rapide évocation de cet enterrement à procession nautique, citant l'épithèque qui se trouve sur sa tombe avant le point final : « Un célèbre marin a fini sa carrière/ Il est dans le tombeau, à jamais endormi/Les matelots sont privés de leur père/Les malheureux ont perdu un ami ».

Dans les entours de ce texte, outre la bibliographie ordonnée par thématique, retenons la rubrique « Ils ont raconté Robert Surcouf », présentant et commentant l'apport de cinq auteurs majeurs, un important et très intéressant glossaire de la guerre de course ainsi qu'une chronologie détaillée balisant l'ensemble de l'ouvrage.

D. Le Brun livre un récit vivant et agréable, écrit d'une plume alerte, avec le réflexe journalistique de séquences courtes, ponctuées de sous-titres. Le lecteur férù de la chose maritime et de navigation appréciera cet ouvrage porté par une langue juste : précision du terme technique, description de la navigation. Si nécessaire, une note explicite les choses : « À l'attention des marins soucieux de belle manœuvre, nous ajoutons ce que les récits de Cunat et de Surcouf ne précisent pas : le mouillage filé à la mer a forcément été doté d'un orin et d'une bouée qui permettront de le récupérer par la suite ». C'est bien le livre d'un écrivain de Marine, membre de cette association d'auteurs ayant « une connaissance et une pratique de la mer ». Il restitue dans le détail l'atmosphère du bord, d'un port, d'un quai, aidé en cela par une bonne connaissance de Saint-Malo et de son environnement à terre ou en mer. On sent l'eau de mer et les embruns ! ...

Jean-Luc BLAISE